

L'UNITÉ DU CHAMP DE LA LINGUISTIQUE

Dominique MAINGUENEAU
Université d'Amiens

CONFERÊNCIA

Au chapitre "Objet de la linguistique" du Cours de Saussure on peut lire ces lignes devenues célèbres:

Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité.¹

Cette interrogation sur l'unité de l'objet de la linguistique trouve son corrélat naturel dans une interrogation sur l'unité de la corporation qui se réclame de la linguistique. Le doute traverse nombre de ses membres: suis-je linguiste? Untel est-il linguiste? Où passe la frontière?

De telles questions se posent constamment parce que le champ de la linguistique est loin d'être homogène et que les relations entre ses diverses composantes sont conflictuelles. Ce qui provoque ainsi le trouble des linguistes, ce n'est évidemment pas qu'il y ait des théories concurrentes pour décrire les mêmes phénomènes mais des régions différenciées. Plus précisément, une bipartition du champ: d'une part ce que l'on appelle, non sans arrière-pensées, "linguistique pure", "linguistique dominante", "noyau dur"... , d'autre part une nébuleuse où l'on fait coexister ethnolinguistique, pédagogie des langues, analyse du discours, etc. Cette division du champ de la linguistique apparaît indiscernable d'un conflit toujours réactivé sur la légitimité des agents de la recherche (qui est autorisé à se proclamer linguiste?) parce qu'un écart est possible entre le fait et le droit: tous les agents qui d'un point de vue institutionnel sont rangés dans le registre des linguistes et font leur carrière sous ce label font-ils vraiment de

la linguistique? La même question se pose dans toutes les sciences mais dans le cas de la linguistique elle prend un tour particulièrement aigu et ouvre une crise permanente.

Pour nous ce clivage du champ linguistique n'a rien de contingent, il n'est pas le symptôme d'un état transitoire que la science par ses progrès serait appelée à dépasser. En réalité, la ligne de fracture passe à l'intérieur même de notre rapport au langage, que nous n'appréhendons que déchiré entre "langue" et "discours".

Saussure insiste sur le fait que le "langage" constitue une sorte de noumène inconnaissable qui ne peut être saisi par la science que sous les espèces du phénomène "langue", lequel est "un tout en soi et un principe de classification".² Ainsi, après avoir constaté que "nulle part l'objet intégral de la linguistique ne s'offre à nous" affirme-t-il que cet objet intégral doit être la seule "langue", en renvoyant à la "linguistique externe" ce qui ne relève pas de l'organisme grammatical.³ On perçoit ici la difficulté dans laquelle ne cesse de se débattre le linguiste; qu'est-ce qu'une "linguistique externe"? Comment peut-on à la fois considérer la "langue" comme l'objet véritable de la linguistique et accorder le statut de "linguistique" aux disciplines qui lui sont "extérieures"?

Il nous semble que parler d'intérieur et d'extérieur de la "langue", c'est s'en donner une représentation trop rassurante: le langage n'est pas l'objet de deux linguistiques bord à bord qui prendraient chacune en charge la moitié des phénomènes langagiers, mais c'est la linguistique qui se dédouble et se déchire pour analyser, bien souvent, les mêmes phénomènes. Non pas deux régions complémentaires mais deux lignes qui s'enchevêtrent et se repoussent.

Dans un article fameux⁴ Emile Benveniste avait inscrit cette dualité dans l'essence même de la "langue". C'est ainsi qu'il opposait le "sémiotique" au "sémantique":

La langue combine deux modes distincts de signifiante, que nous appelons le mode SEMIOTIQUE d'une part, le mode SEMANTIQUE de l'autre.

Le sémiotique désigne le mode de signifiante qui est propre au SIGNE linguistique et qui le constitue comme unité. (...) Avec le sémantique nous entrons dans le mode spécifique de signifiante qui est engendré par le DISCOURS. Les problèmes qui se sentent ici sont fonction de la langue comme productrice de messages. Or le message ne se réduit pas à une succession d'unités à identifier séparément; ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'"intenté"), conçu globalement, qui se réalise et se divise en "signes" particuliers que sont les MOTS. En deuxième lieu, le sémantique prend nécessairement en charge l'ensemble des référents, tandis que le sémiotique est par principe retranché et indépendant de toute référence. L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours.⁵

On peut déjà noter que parler comme Benveniste de deux modes de signifiante dans la langue est quelque peu équivoque, car pour un saussurien conséquent langage aurait, semble-t-il, été préférable. Mais l'inconséquence n'est qu'apparente: à cette époque Benveniste est très soucieux d'intégrer les problématiques de l'énonciation à la linguistique et il le fait en inscrivant dans la "langue" saussurienne un second "mode de signifiante". Ce faisant, il se place dans une situation inconfortable. En effet, si la coupure entre le sémiotique et le sémantique passe entre une linguistique du signe et une linguistique de la phrase considérée comme événement énonciatif, alors le domaine du sémiotique se trouve réduit à peu de chose tandis que celui du sémantique gonfle démesurément, intégrant aussi bien la dimension pragmatico-énonciative du langage, ce qui est déjà beaucoup, que la sociolinguistique ou les diverses formes d'analyse du discours.

Benveniste énonce trois thèse qu'il fait converger:

- 1) Il existe une double "signifiante" dans la langue;
- 2) On doit appréhender la langue à travers deux approches strictement hétéronomes;
- 3) Ces deux approches correspondent à la division naturelle de l'objet en deux niveaux: celui du signe et celui de la phrase.

A priori rien ne permet d'affirmer que le dualisme dans l'approche du langage se fonde sur un dualisme ontologique; autrement dit, que le langage doive s'appréhender à travers deux linguistiques hétéronomes n'implique pas que le langage développe une double signifiante. Ce serait là une affirmation excessive. Ce qui permet cependant à Benveniste de l'énoncer, c'est évidemment la troisième thèse, qui associe la double approche à deux niveaux distincts de l'analyse de la langue. Or c'est là précisément le noeud du problème: les trois thèses cessent de converger dès qu'on abandonne l'univers structuraliste dans lequel se meut Benveniste, pour qui la langue est un système de signes. Pour peu que les théories linguistiques s'organisent autour de la phrase, et non plus du signe, et qu'elles intègrent une part importante de l'activité énonciative, il devient en effet impossible d'opposer les deux linguistiques en disant que l'une suppose une signifiante du signe et l'autre une signifiante de la phrase, elle-même confondue avec celle du "discours".

De la position de Benveniste nous ne retiendrons pas son contenu mais le geste même qui divise l'appréhension du langage. Rien ne sert de distinguer le niveau des signes et celui des phrases pour les attribuer à deux linguistiques différentes; il est préférable d'admettre que les signifiants à tous les niveaux peuvent être pris en charge par deux appréhensions distinctes: l'une qui les renvoie au seul ordre de la "langue", l'autre qui les rapporte à quelque référentiel anthropologique (biologique, social, psychologique...), destiné à marquer une position dans un environnement. Cet irréductible clignotement des énoncés à la fois

les replie dans l'arbitraire du système, sur "l'éclat d'un sens que ne vient émousser aucune signification"⁶, pour reprendre l'expression de Milner, et les fait surgir comme événement anthropologique.

Pour désigner ce versant "discursif" de la recherche sur le langage le même Milner parle d'une "antilinguistique, destinée surtout à aider les linguistes à se supporter eux-mêmes"⁷. Il s'agirait donc d'une sorte de retour du refoulé, la conséquence de la blessure que la linguistique comme telle infligerait au narcissisme du sujet parlant. A notre sens, cette notion d'"antilinguistique" a le tort de faire de la zone qu'elle désigne un ajout dont en droit les linguistes, s'ils savaient résister au chant des sirènes, devraient être affranchis. D'un autre côté, le terme d'antilinguistique a l'avantage de souligner le caractère conflictuel et dissymétrique de la relation entre les deux régions du champ de la linguistique. En vertu de cette dissymétrie on ne peut pas dire qu'il y ait deux linguistiques placées sur un même plan, puisque l'une, en envisageant la "langue" à l'intérieur de son seul ordre, fonde l'autonomie du champ.

Faut-il pour autant parler de "zone centrale" et de "zone périphérique", ou plus simplement de "centre" et de "périphérie"? Cette topographie est ambiguë; elle peut référer en particulier

- à une hiérarchie sur un axe univoque (la périphérie désignera par exemple une zone en retard, éloignée du centre diffuseur);

- à une complémentarité fonctionnelle;

- à une opposition entre un centre de production dominant et des micro-centres à la production spécifique. Ici la marginalité apparaît dans l'équivoque fondamental qui en fait à la fois un lieu de rejet et un lieu de créativité original.

Or aucune de ces représentations ne convient pour écrire les relations entre les deux régions du champ linguistique.

De manière générale, les modèles qui impliquent une opposition entre un centre et une région péri- ou para-linguistique

sont trompeurs. Il vaudrait mieux opposer à l'intérieur du "linguistique" un plan grammatical et un plan hypergrammatical. La notion de "plan" nous libère de la contrainte de juxtaposer les deux zones dans un même espace. Quant au préfixe hyper-, il n'est pas censé référer à une linguistique plus compréhensive mais à une linguistique où l'analyse grammaticale est subordonnée à d'autres réseaux de causalité.

Cette représentation plutôt théorique ne coïncide toutefois pas avec celle qu'ont les agents du champs. Si on prend en compte les jeux institutionnels il ne fait aucun doute que le champ apparaît organisé autour d'un centre dominant, celui de la linguistique de la "langue", qui exerce une force centrifuge sur les disciplines tournées vers le "discours". Les ultras de la zone centrale tendent à considérer les agents du "discours" comme des parasites. Les premiers reprochent aux secondes de négliger l'analyse rigoureuse des formes au profit d'intérêts "extralinguistiques", tandis que ces derniers affirment qu'un langage sans sujet, sans support psychologique ou social n'est qu'une chimère suspecte. Pour ne pas réveiller sans cesse ce débat nous parlerons de zone A et de zone B pour désigner respectivement la linguistique de la "langue" et celle du "discours" quand il ne sera pas nécessaire de faire le départ entre la représentation théorique et la représentation institutionnelle.

Le critère de distinction le plus net entre ces deux zones, on l'a dit, c'est la question de la causalité. Pour la zone A l'impératif est de déduire autant que faire se peut les phénomènes de langue de principes linguistiques non-évidents articulés dans un modèle. A cet idéal d'homogénéité s'oppose la pratique de la zone B qui fait constamment appel à l'interaction d'ordres de causalité diversement hiérarchisés. La zone B est vouée par nature à multiplier les contacts avec les champs voisins. Cela ne veut pas dire que la zone A travaille dans l'ignorance absolue des autres champs, mais qu'elle entretient un rapport différent avec eux. C'est ainsi que les agents de la zone A cherchent avant tout à délimiter leur territoire, à définir la frontière de leur autonomie, et non, comme la zone B, à construire un réseau d'articulations avec les autres champs. Souci qui dans la zone A va de pair avec la nécessité de

recourir à une écriture formelle qui lui permette à la fois de se qualifier dans le registre d'une certaine scientificité et de représenter les propriétés des langues naturelles. Une telle exigence apparaît exorbitante pour les disciplines de la zone B qui, si elles font souvent appel à la quantification et à des modélisations locales, ne visent néanmoins pas à élaborer une écriture totalisante.

Si maintenant on tente de dresser l'inventaire des disciplines de la zone B on y rencontre une grande instabilité. Tandis que la zone A se découpe essentiellement en fonction de deux critères, les divisions de l'objet (syntaxe, phonétique...) et les théories concurrentes de la langue, pour la zone B il en va autrement. Y parler des divisions naturelles de l'objet n'a pas grand sens: chaque discipline, en effet, circonscrit son territoire de manière originale, avec tous les problèmes de chevauchement, le flou que cela entraîne. On parlera tout aussi difficilement de concurrence tant sont distincts les présupposés, les méthodes, les objets de disciplines apparemment très proches. De fait, leur démarche dépend largement des intérêts qui les gouvernent et de la nature des champs avec lesquels elles sont en relation. Cette diversification passe même à l'intérieur de chacune: faire, par exemple, de l'analyse du discours en se référant à la psychanalyse et pour éclairer des textes écrits de portée historique, cela suppose une toute autre approche que de travailler sur des textes oraux produits en situation ordinaire avec des présupposés ethnométhodologistes.

Tout cela induit un contraste énorme entre les deux régions du champ. A l'intérieur de la zone A le domaine d'investigation est très réduit et il est rare que l'on mette à jour un phénomène linguistique nouveau. L'espace grammatical a été tellement parcouru depuis plus de deux millénaires, et surtout depuis quelques décennies, les faits linguistiques y sont si enchevêtrés que sur le moindre sujet il existe une littérature conséquente. On sait comme il est difficile d'isoler des séries consistantes de données; bien souvent la recherche consiste moins à ouvrir des terrains empiriques inédits qu'à réagencer les principes explicatifs à l'intérieur des modèles. Dans ces conditions, cela a peu de sens pour un chercheur de la zone A de vouloir s'approprier un territoi-

re: qui peut se prétendre spécialiste de l'adjectif attribut, de la modalisation ou des constructions passives? Traiter de tels phénomènes, c'est mettre inévitablement en jeu l'ensemble de la syntaxe. La logique de la concurrence scientifique va également dans ce sens, puisqu'à un moment déterminé la recherche a tendance à se focaliser sur un ensemble très réduit d'éléments cruciaux: il suffit de songer par exemple à la masse de travaux que les générativistes ont consacrés aux catégories vides depuis une dizaine d'années.

Avec la zone B le paysage est notablement différent. Ne serait-ce qu'en raison du caractère a priori illimité du domaine d'investigation. Dès lors, ce ne sont pas tant les modèles qui font évoluer les disciplines et surgir leurs objets de recherche que des intérêts d'ordre idéologique, la conjoncture des sciences humaines. Si l'on conçoit qu'on s'efforce de reconstruire par les voies habituelles de l'épistémologie l'histoire de la zone A, une telle entreprise aurait peu de chances d'aboutir dans la zone B, où la perméabilité à la demande sociale est beaucoup plus grande. Pourquoi, par exemple, s'est-on à ce point intéressé en France aux discours politiques de gauche dans les années 70? Pourquoi même est-ce en France qu'est apparue l'analyse du discours?

De la zone A à la zone B on assiste donc à une inversion des signes. D'un côté un domaine empirique dense et restreint, lié à une forte sophistication des modèles et à une concurrence exacerbée, de l'autre une instabilité généralisée des disciplines et des terrains d'investigations. Tandis que dans la zone A les crises débouchent avant tout sur une restructuration des modèles, en zone B il existe toujours la ressource de constituer des disciplines partiellement distinctes et de se tourner vers de nouveaux objets.

Les deux zones obéissent donc à des logiques heuristiques très différentes qui déterminent, au-delà des étiquettes, l'appartenance de telle ou telle recherche. Prenons l'exemple d'un dialectologue. A priori rien ne permet de le ranger dans l'une ou l'autre zone; il se peut même qu'il passe, suivant sa recherche, de l'une à l'autre. S'il s'intéresse à la dialectologie pour penser l'unité d'une langue, pour infirmer ou valider les hypothèses de tel ou tel modèle, s'il présente son travail de manière à intervenir directement dans le débat grammatical il adopte la logique de

la zone A. En revanche, si par l'étude dialectologique il vise à comprendre comment un dialecte préserve un certain partage social, comment il s'articule sur un ensemble de comportements, etc. il entre plutôt dans l'orbite de la zone B. On pourrait en dire autant de la lexicologie, dont l'unité n'est qu'apparente: alors que certains travaux relèvent à l'évidence de la zone A, d'autres s'intéressent avant tout au lexique comme à un lieu de projection des mouvements sociaux. Dans ce cas les signifiants ne sont pas repliés sur l'arbitraire d'un système mais déchiffrés sur la face qui assure leur efficacité dans la société.

Jusqu'ici nous avons parlé de la zone B comme d'un ensemble qu'on pourrait globalement opposer à la zone A. En réalité, il faut tenir compte de la relative divergence entre un point de vue institutionnel et un point de vue plus strictement épistémologique. Comme dans l'institution la position dominante est occupée par les tenants de la "langue", tous ceux qui n'en relèvent pas se retrouvent à la périphérie du champ et sont de ce fait amenés à partager un ensemble d'attitudes. Cette communauté apparente d'intérêts masque cependant des divergences importantes quant à la manière dont sur le fond ces diverses disciplines "périphériques" définissent leur relation avec la zone A.

Elles entretiennent en règle générale un sentiment ambivalent à l'égard de la zone centrale. C'est en effet cette dernière qui les qualifie, leur confère l'autorité du linguiste, mais c'est aussi elle qui les marginalise dans leur propre champ. Marginalisation néanmoins compensée par la possibilité d'intervenir dans les champs voisins ou dans le grand public avec toute l'autorité conférée par la linguistique.

Cette propension à intervenir à l'extérieur de son champ d'appartenance n'est pas sans poser quelques problèmes aux agents périphériques, qui se demandent parfois pourquoi ils relèvent du champ linguistique plutôt que de tel ou tel autre. Certes, les habitudes institutionnelles dispensent de s'interroger trop brutalement, mais il n'en reste pas moins qu'en droit leur position les contraint à de telles interrogations. Plutôt que de jouer les transfuges en ralliant un champ contigu, les agents de la zone B caresseront facilement le rêve de constituer leur propre champ,

tout en évitant dans les faits de rompre le cordon ombilical qui les lie au champ linguistique. C'est qu'il est extrêmement difficile quand on se trouve sur un carrefour de résister à la force centripète des champs déjà établis et d'assurer l'autonomie d'un nouveau champ. Il est vrai qu'il existe des champs dépourvus de véritable fondation épistémologique et voués à un "bricolage" permanent; c'est le cas par exemple de la géographie, mais elle compense son déficit axiomatique par la vigueur de son enracinement pédagogique. On ne trouve l'équivalent dans les disciplines de la zone B qu'en ce qui concerne les disciplines "d'application" et celles d'"interprétation", comme on le verra.

Nous venons d'introduire une distinction entre divers types de disciplines de la zone B. C'est qu'au-delà de la communauté d'attitudes il faut être sensible à l'hétérogénéité de cette zone, où l'on repèrera trois catégories: les disciplines d'application, les disciplines connexes, les disciplines d'interprétation. Entre ces trois groupes les relations sont complexes; par certains aspects disciplines d'application et disciplines d'interprétation font cause commune, mais par d'autres ce sont les disciplines connexes et les disciplines d'interprétation qui ont partie liée. Ces recouvrements partiels ne contribuent pas peu à brouiller le jeu, suscitant simultanément des solidarités contradictoires. Mais ils représentent aussi un facteur de cohésion pour le champ, dont l'unité serait gravement en péril si les deux zones s'opposaient massivement l'une à l'autre.

L'existence d'une discipline d'application est la conséquence d'une nécessité extralinguistique, la réponse à une demande sociale qui attend des résultats contrôlables. Ce statut spécifique place la discipline d'application dans un rapport d'exploitation-adaptation des recherches menées dans la zone A, comme de celles menées dans la zone B. Il en découle qu'elle garde une certaine distance à l'égard de cette zone A. En effet, comme la validité d'une discipline d'application dépend de son aptitude à obtenir certains résultats et non de son adéquation explicative et descriptive aux propriétés linguistiques, il est normal que le lien avec la zone A soit quelque peu distendu et qu'elle ait une influence réduite sur l'évolution de l'analyse grammaticale. Le but d'un pé-

de l'enseignant d'une langue étrangère, c'est d'élaborer des protocoles efficaces pour que les apprenants puissent s'exprimer; celui d'un chercheur en traduction automatique, c'est qu'une machine puisse traduire dans telle langue tel type d'énoncés. Il serait pour le moins surprenant que la projection pure et simple d'une théorie de la "langue" conduise au résultat souhaité. Ne serait-ce qu'en raison de la diversité des paramètres qui interviennent dans ces travaux: dans l'enseignement d'une langue vivante les présupposés psychologiques ou sociologiques sont aussi importants que le savoir proprement linguistique. Quand ce dernier intervient, c'est d'ailleurs au prix d'une nécessaire adaptation. Cela ne signifie pas que les agents des disciplines d'application soient de mauvais linguistiques, c'est même souvent le contraire, mais que de l'acuité de leur savoir grammatical il ne résultera pas directement une amélioration sensible de leur efficacité.

Les "applicateurs" ne sont donc pas réellement sur le même terrain que les agents de la zone A. Situation d'autant plus inconfortable que s'y ajoute parfois un décalage par rapport à leur propre discipline, leurs collègues pouvant ressentir quelque agacement quand ils les voient chercher une reconnaissance hors de leur domaine. Il est pourtant logique qu'à l'intérieur de disciplines constituées autour d'un besoin social et qui articulent les champs les plus divers un certain nombre d'agents préfèrent s'enraciner dans un de ces champs plutôt que d'accepter un statut épistémologiquement incertain.

Les disciplines de la zone B que nous appelons connexes sont en un sens les seules qui s'inscrivent pleinement dans le couple "langue"/"discours", qui soient prises dans une relation fondamentalement conflictuelle avec la zone A. Ceci peut d'ailleurs les amener à se solidariser avec la zone A contre les autres disciplines, considérées comme en retrait de l'analyse linguistique. On distinguera deux attitudes entre lesquelles oscillent constamment les tenants des disciplines connexes, l'une "maximaliste", l'autre "minimaliste". L'attitude minimaliste se satisfait d'une relation de complémentarité avec la zone A: l'agent qui l'adopte accepte son statut périphérique et attend en retour que l'on reconnaisse qu'il lui revient de traiter un ensemble de phénomènes qui ne sont pas du

ressort des chercheurs de la zone A. Il se satisfera donc du rôle de "linguiste de la parole", pour employer une expression saussurienne, aux côtés du "linguiste de la langue".

L'attitude maximaliste, en revanche, s'en prend à tous les avatars du couple langue/parole et vise à une subversion générale du champ. Il ne s'agit pas tant d'occuper la place centrale que de ruiner l'opposition même entre un centre et une périphérie. Dans ses grandes langues l'attaque menée contre la situation établie suit une démarche constante; elle consiste à souligner les difficultés rencontrées par les chercheurs de la zone A et à s'efforcer de montrer que ces difficultés trouvent leur source dans le néfaste partage du champ en deux zones. L'attitude maximaliste aboutit donc naturellement à l'idée qu'il faut mettre en place une "nouvelle linguistique", une "autre linguistique" qui permette de reconstruire le champ à partir d'un référentiel en excès par rapport à l'ordre strictement linguistique: agir sur autrui, argumenter, se distinguer socialement, défendre un territoire, manifester une inscription idéologique, etc.

A ce niveau on retrouve le chevauchement des disciplines qui caractérise la zone B. Les référentiels s'enchevêtrent, se hiérarchisent diversement au gré des présupposés qui sont invoqués. C'est ainsi qu'on peut imaginer que la théorie du langage dépende d'une théorie du texte, laquelle dépendrait d'une théorie de la communication, cette dernière d'une théorie de l'action...; à moins que ce ne soit d'une théorie des idéologies, d'une sémiologie... Nous sommes ici au point névralgique du conflit; derrière cette mise en cause du clivage entre les deux zones se laisse lire un conflit portant sur l'autonomie même de ce champ. Pour fonder cette autonomie le point de vue dualiste scinde l'appréhension du langage et accepte l'hétérogénéité et l'asymétrie du champ linguistique. Les stratégies monistes, en revanche, en plaçant l'ordre de la langue sous la dépendance de référentiels d'un autre ordre contestent *ipso facto* cette autonomie.

Le troisième et dernier groupe de disciplines de la zone B, les disciplines d'interprétation, comme celles d'application se trouvent en retrait de la zone A (nous ne parlons ici que des herméneutiques qui se réclament du champ linguistique; il en existe

évidemment d'autres types). On pourrait penser que leur existence résulte d'une finalité extérieure à l'analyse du langage, en l'occurrence la nécessité d'interpréter des textes, mais en réalité l'interprétation ne sort pas du cercle du langage et n'est pas évaluable en termes de résolution d'un problème objectivable. Alors que dans les disciplines d'application il est possible d'obtenir des résultats probants en prenant de grandes libertés avec les problématiques linguistiques de la zone A, les disciplines d'interprétation font reposer leur méthodologie sur une conformité stricte à l'analyse de la "langue". Comme les disciplines connexes elles sont très contraintes sur ce point. Certes, au fil de l'histoire la grammaire à laquelle ont pu se référer les hermèneutes a beaucoup varié, mais il n'était pas indifférent pour eux que le recours à cette grammaire fût exact ou non. Qu'il s'agisse de stylistique, de poétique ou encore d'analyse du discours (celle de l'école française), leur destin est lié à celui de la recherche linguistique, les processus qu'elles appréhendent se développant dans et par les propriétés des langues naturelles.

Toutefois, décalées de la zone A, les disciplines d'interprétation n'entrent pas en conflit avec elle. Leur propos n'est pas de proposer une théorie adéquate du langage et d'écrire des grammaires mais d'exploiter les recherches menées sur la "langue". Les hermèneutes peuvent ressentir quelque frustration si tels ou tels phénomènes linguistiques qui les intéressent n'ont pas été assez étudiés, mais leur objectif n'est nullement de se substituer aux agents de la zone A. A la différence des disciplines connexes ils ne voient dans la grammaire qu'un présupposé et ne visent pas à imposer de nouveaux référentiels au champ linguistique; ils se contentent de ceux qu'implique la nature des textes qu'ils décryptent.

NOTES

1. Cours de linguistique générale, p. 53.
2. Ibidem.
3. Op. cit p. 83 et p. 87.
4. "Séminologie de la langue", paru dans *Semiotica* en 1969 et repris dans *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, 1974, pp. 43-67.
5. pp. 63-64.
6. Jean-Claude Milner, *l'Amour de la langue*, Paris, Seuil, 1978, p. 127.
7. Op. cit. p. 126.